

**Bougie (Louis-Pierre)**  
**Incertitude création**

**Publié**

« **L'incertitude de la création** », *Spirale*, octobre 1988, no. 82, p. 7.

**Michel Tétrault Art Contemporain, du 7 septembre au 9 octobre 1988. Galerie l'Autre Équivoque, 2 au 12 avril 1989.**

## L'incertitude de la création

### La chute des anges

On peut tourner le corps dans tous les sens, le soumettre à tous les tourments, et croire en multipliant les contorsions découvrir une écriture de l'émotion. Cependant, que serait l'expression d'un trouble où l'on ne pourrait pas deviner aussi un trouble de l'expression : il y a cette incertitude de la création dans cette chute que Louis-Pierre Bougie fait subir aux corps par le dessin dans ses œuvres récentes (pierre noire, acrylique et pigment sur papier). A l'origine du temps, avec la chute des anges le ciel a dû voler en éclats – aujourd'hui l'espace n'est plus qu'un vide qui entoure quelques objets usuels : une chaise, une échelle, une table de nuit, etc. peut-être ne pouvons nous être vus que superposés à notre mobilier d'habitudes, auquel nous sommes devenus transparents (voir le *Déjeuner en vert*).

Il y a d'abord une posture fondamentale : debout les bras le long du corps. On se sent tomber par devant. Soutenu par ce que Bougie appelle un « vent fictif ». Ou plutôt on se sent tomber par derrière, suspendu dans une fixité décadente. Tout a commencé avec un premier personnage qui se tenait debout sur un socle, le socle de ses convictions (voir le *Somnolent*), coupé de tout, lorsque plus rien n'est à portée. Le miracle du sol – qui vient toujours à la rencontre de ses pas – s'est dissipé, libérant dès lors ses personnages, qui ne traversent plus l'espace visible que par des chutes latérales, les bras surlignant la trajectoire, par des mouvements de plongée, quand c'est la projection du corps tout entier qui conduit le mouvement de l'œil : peut-être n'en faut-il pas moins pour suggérer qu'il s'agit de regarder avec tout le corps.

Les corps gravitent autour de la géométrie rudimentaire de quelques barreaux de chaise, les barreaux de prison courbés à force d'évasion nous encerclent : association libre qui peut faire sentir en quoi ces dessins ont

été exécutés dans un esprit tout à fait particulier, lorsqu'on ferait quelque chose parce qu'on ne croit à rien d'autre; ce qui ne veut pas dire qu'on fait du dessin parce qu'on y croit : c'est encore l'incertitude de la création. Ce qu'on fait et comment on le fait sont des actes réduits à la plus simple expression, pour être façonnés par la qualité inouïe et tout à fait inusitée de ce qui nous reste d'espoir.

Car la société humaine est contaminée, nous découvrons à peine combien ce mouvement de dégradation est irréversible. Dans ce contexte, la question n'est pas de continuer à soutenir la prétention de l'art. On s'interroge plutôt sur l'insistance avec laquelle la société impose cette prétention à l'artiste, à l'artiste qui ne cherche qu'à être vrai avec lui-même tout en faisant quelque chose de factice. Un aspect de cette recherche, c'est le refus de la séduction : l'artiste doit détruire tous les effets heureux, tous ce qui paraît réussi – ne pas perdre de vue que ce qui passe dans ces effets pourra être ressaisi de façon plus substantielle et grave. En guise d'exemple de ceci, la série de gravures avec des pages encollées du manuscrit d'un roman espagnol du XVIIIe siècle : ce procédé sera vite abandonné parce que trop séduisant.

### La « bufera infernal »

La galerie *Michel Tétrault* présente une série de grandes pièces verticales, des œuvres récentes sur papier de près de 150 cm de hauteur, et les gravures ci-mentionnées, réalisées à l'atelier Lacourière Frélaud. Par contre l'exposition à la galerie *l'Autre Équivoque* est constituée de petites pièces très découpées : plus libres et plus denses. On y voit notre planète devenir un amas rocailleux; nous ne sommes plus que des ombres – empêtrées, tronquées – dans un ciel fait de lambeaux de papiers à la façon d'un sol secoué par tous les séismes. Quelques restes tournoient et forment un noyau dense, notre planète est faite d'un noyau d'où surgit un homme qui fait l'effort de se dresser dans le vide (mais l'effort de dépasser son monde n'est pas héroïque), dtandis que depuis longtemps son ombre – c'est-à-dire sa vérité occultée – chute ( voir *l'Incrédule*). Ou bien ce noyau planétaire est formé par une multitude de corps tournent à vide dans une « bufera infernal », telle que décrite par Dante au deuxième cercle de *l'Enfer* (voir *Couronne*).

*« la tourmente d'enfer qui onc n'a trêve, prend dans sa rage et emporte le smorts, et les tourne et les heurte et les harcèle »*

Le monde d'illusions que nous aurons entretenu toute notre vie durant sera notre vraie monde, puisque c'est celui que nous aurons vécu. Ce monde est vrai parce u'indubitable (on croit que personne ne viendra jamais le mettre en doute), bien qu'il ne soit pas certain. Il ne reste plus qu'à tricher sur la mort : un seul instant de lucidité et toute notre vie paraîtra illusoire, perte trop considérable pour que nus puissions trouver une victoire dans cette lucidité. On peut imaginer que l'illusion se dissipe d'un seul coup : nous subissons dès lors l'impact immédiat de tous les

événements du globe, au lieu d'en vivre seulement les reflets dans notre conscience (voir le *Petit banc noir*) : quelle urgence nous habiterait ?

Car tel est notre privilège, les événements réels sont infiniment distants de notre conscience. C'est le contraste entre la densité des têtes qui ne sortent jamais de leur ombre (voir *Têtes à nu*) et ces têtes également figées, devenues monuments à la vie, mais dissociées, criblées par la vie. Il semble que nous naissions sereins, dans la plus grande complicité avec la lumière du jour, pour nous y perdre comme dans une mer sans rivages. Mais voilà que nous avons pris pied sur le sol, que nous sommes secoués par toutes les guerres, toutes les commotions planétaires; nous faisons enfin l'expérience de cette transparence dont les médias ont créé le mythe. Et comem tant d'Autres, nous serons sans pays, sans attaches, sans avenir, piégés dans un problème de population (les anges dans la suite ressemblent davantage à des poissons dans un filet). Poussé au désespoir chacun se dirait : – Je me battraï contre tous, je me battraï contre moi-même.

« Dans une tristesse épouvantable, jamais encore éprouvée, je ferme les yeux. Lentement et harmonieusement, la chambre se met à chavirer et à s'affaisser à l'un de ses angles. L'angle s'abaisse plus profondément, glisse sous moi, grimpe derrière moi vers le haut, apparaît au-dessus de moi et tombe de nouveau, mais précipitamment. J'ouvre les yeux, la chambre se revisse sur place, tout en laissant le tournoiement dans ma tête. Mon cou ne tient plus, la tête tombe sur ma poitrine, retourne la chambre sens dessus dessous « Qu'ont-ils fait, qu'ont-ils fait de moi » Je le chuchote, et puis après un silence qui n'a aucun sens, j'ajoute : « Eh bien quoi, quoi, je suis perdu. »

Aguéev